

à Dieu ; plus de cent mille catholiques, ayant hérité de la foi et de la piété des premiers colons, viennent, eux aussi, s'agenouiller pieusement pour entendre la sainte messe et chanter les louanges du Sauveur.

Combien les paroles du R. P. Vimont étaient prophétiques ; et combien est devenu grand l'arbre produit par le petit grain de sénévé ! Ses progrès ont bien réellement été merveilleux ; ses développements incessants et admirables ont produit la " cité chrétienne... œuvre d'une merveilleuse importance... séjour délicieux des anges," que M. Olier a vue dans sa vision symbolique, et cette cité est Montréal, la ville de Marie.

Que de chemin parcouru depuis 1642 : quelle merveilleuse multiplication d'édifices religieux depuis cette époque jusqu'à nos jours !

Ce fut d'abord la première chapelle dans le fort, chapelle simplement en écorce, puis le sanctuaire si vénéré de Notre-Dame de Bonsecours, puis l'église de Notre-Dame dont la première pierre fut posée le 29 juin 1672 pour en arriver, par une augmentation incessante, à ces nombreuses et magnifiques églises qui sont l'orgueil de la cité, et donnent aux étrangers une si haute opinion de notre piété et de notre foi.

Ce n'est pourtant pas encore assez ; à cette ville qui a mérité d'être appelée la Rome de l'Amérique du Nord, il faut un monument religieux plus vaste, plus beau que ceux qui existent encore ; à cette métropole commerciale du Canada qui vient d'être élevée au rang de métropole catholique, il faut enfin une cathédrale digne de son Archevêque, de son clergé, de sa riche et pieuse population.

Le plan adopté—une réduction de la Basilique de Saint Pierre—est beau et nous promet un magnifique et artistique monument.

Pour mener à bonne fin cette œuvre qui est l'œuvre de tous, il faut le concours de tous, et le concours le plus empressé. Il faut agir comme on agissait dans les siècles de foi ardente qui virent s'élever ces splendides cathédrales, admirables poèmes de pierre et de marbre, célébrant la gloire du Tout-Puissant.

Le plus pauvre comme le plus riche portait avec plaisir sa pierre à ce temple où il devait aller implorer ou remercier son Dieu. Nulle dépense n'était trop grande pour édifier la maison du Seigneur, rien n'était trop beau pour l'orner. La pierre, le marbre, le bronze, l'or, les statues, les tableaux, les pavés de mosaïque, les tabernacles garnis de cristaux et de diamants étaient prodigués par les artistes, la plupart du temps restés inconnus, qui dotèrent leur pays de ces admirables monuments religieux, excitant toujours l'admiration et l'enthousiasme par leurs vastes dimensions et par leurs splendeurs. Jamais, à ces âges de foi, les populations ne trouvaient ces monuments trop dispendieux ; jamais elles ne reculaient devant la dépense ; car ces édifices étaient la demeure de leur Dieu.

La dépense se faisait en commun. Les riches donnaient leur or, les femmes leurs bijoux, les pauvres leur travail.

C'est ainsi qu'autrefois, dans un petit village de Suisse, Guin, dont la population était à peine de quatre mille âmes, fut bâtie l'église qui coûta vingt-six mille piastres. Parmi ceux qui ne pouvaient donner que leur travail, les uns ap-

portaient du bois, les autres des pierres ; ceux-ci étaient maçons, ceux-là servaient les maçons. Les femmes, en outre de leurs travaux des champs, portaient dans leurs mains et leurs tabliers des pierres, de la terre et du sable. Quand tout l'argent avait été absorbé, le curé montait en chaire et disait simplement : " Eh bien ! il n'y a plus rien, tout est dépensé." Le lendemain le petit trésor était de nouveau garni. Cela dura plusieurs années, sans fatigue, ni relâche ; puis l'église fut faite.

C'est de même que furent bâties les églises de nos villages ; par les dons, par les travaux de tous, ces édifices bien modestes, au début, sont devenus dans le temps de beaux et riches temples.

Voilà les exemples de piété et de foi que nous devons suivre aujourd'hui ; tous, riches ou pauvres, nous devons concourir à l'érection définitive de cette cathédrale, qui, commencée par le regretté Mgr. Bourget, eut une de ses dernières pensées, et que son successeur Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Montréal a entrepris de terminer.

Dans une ville aussi riche et aussi croyante que Montréal ; dans un diocèse aussi peuplé de fervents catholiques que notre diocèse, une œuvre comme l'œuvre de la cathédrale ne peut que réussir. Il suffit de montrer le but à atteindre, les efforts à faire pour que tous se donnent à cette œuvre et viennent apporter leur concours empressé.

Et ainsi le grain de sénévé fera encore un nouveau progrès et nous serons " les mains pieuses et animées de foi " dont Dieu se servira comme " instruments " pour élever un de ces temples qui proclament si haut et si loin, sa gloire et sa toute-puissance.

P. DUPUY,

LA CATHEDRALE.

Un cruel incendie avait dévasté la ville de Montréal, c'était en 1852.

Le résultat de trente années de travail et de sacrifices avait été détruit avec l'établissement épiscopal : la cathédrale et le palais étaient en ruine.

On vint alors faire des offres à Mgr. Bourget ; on ne lui demanda qu'une chose, de rester à St. Jacques qu'il aime tant ! où il avait travaillé et prié pendant de nombreuses années, où il avait été sacré évêque. St. Jacques où le souvenir de son vénéré prédécesseur était si profondément gravé, et où son cœur aurait goûté de si douces jouissances.

On ne lui demande que de rester, et on fera le reste.

Ce saint évêque se recueille devant son Dieu, il est éclairé d'une lumière divine, il voit comme les hommes ne savent pas voir, et il se décide à refuser ce qui naturellement lui était si agréable.

Il m'a conté les raisons qui l'ont déterminé à une démarche qui a tant surpris et tant contristé : je violerai pas son secret, mais je vous dirai mon appréciation.

Dans la carrière toute marquée du cachet de la grandeur,